

- 126 -

Robert Misrahi a traversé le siècle indemne des modes philosophiques, intact des compromissions consubstantielles à cette période. Né en 1926, il pouvait endosser toutes les errances philosophiques du siècle, mais ce sage pense en individu assujetti à la seule cause qui, selon lui, mérite l'assujettissement : la liberté. Dans son autobiographie, *La nacre et le rocher*, Robert Misrahi fait de l'écriture de soi l'occasion de la construction de soi, mais aussi celle de l'accroissement de la vie chez l'auteur et le lecteur du texte. En spinoziste qu'il n'a cessé d'être, il affirme que ce genre permet la lucidité et la connaissance, et l'on sait que pour le philosophe hollandais, la lucidité et la connaissance entretiennent une relation intime avec la joie, la béatitude. Robert Misrahi écrit de l'autobiographie qu'elle est « une sorte de poème en prose ». Le prologue de son *Traité du bonheur, Construction d'un château*, propose un exercice de ce type : une prose lyrique, une écriture entre le poème présocratique et le verbe d'un René Char, pour susciter, solliciter, appeler un sens plus que l'imposer. On sait, on sent derrière la fleur de la page l'odeur d'humus des racines autobiographiques. Pour qui connaît un peu de la vie du philosophe, les allusions sourdent de temps en temps ; pour qui l'ignore, peu importe, autre chose se dit sous l'effet psychopompe de l'écriture du penseur.

Robert Misrahi, spinoziste

Quel est le Spinoza de Robert Misrahi ? Précisons que, dans *L'Éthique*, Spinoza exprime avec la langue lourde et scolastique de saint Thomas d'Aquin la pensée déterministe et poétique d'un Frédéric Nietzsche à la plume littéraire. Traducteur, commentateur, exégète, lecteur, Robert Misrahi simplifie Spinoza sans l'affaiblir ou l'amoindrir : il le traduit avec une grande vertu pédagogique. Là où nombre de professeurs ayant écrit sur Spinoza ont augmenté l'obscurité, creusé l'abîme d'incompréhension due à la forme du philosophe hollandais – scolies, lemmes, propositions, postulats –, Robert Misrahi a fluidifié, simplifié, mis à disposition du lecteur une pensée rude par sa facture prisonnière de l'époque et du désir de s'exprimer dans un langage mathématique – géométrique, dit le titre... Ce qui plaît à Robert Misrahi chez Spinoza, c'est la pensée de la joie et de la béatitude : *L'Éthique* débouche en effet sur une sagesse existentielle pratique ; ce qui lui déplaît, c'est le fatalisme, le déterminisme, l'absence totale de libre-arbitre du philosophe juif de la Nature. D'abord, ce qui plaît : le monisme, la pensée radicalement immanente, la morale déconnectée du religieux, la politique démocratique, le refus de toute théocratie, le judaïsme comme exercice libre de l'intelligence et non comme croyance à un catéchisme dogmatique, la construction de la vision du monde sur le *conatus*, le désir (sa thèse secondaire, terminée en 1959, s'intitule *Le désir et la réflexion chez Spinoza*), et la possibilité, par la connaissance, de parvenir à un savoir qui libère, puis débouche dans la clairière de la joie, de la béatitude, du bonheur.

Ensuite, ce qui lui déplait : Robert Misrahi ne supporte pas (chez Spinoza et chez quiconque défend cette position...) la négation du libre-arbitre, la pensée de la nécessité, l'ontologie fataliste, la métaphysique déterministe. Spinoza écrit en effet dans une lettre à Schuler que, comme la pierre lancée par un homme obéit à la loi de la chute des corps, les hommes obéissent eux aussi aux lois de la nature et se croient libres parce qu'ils ignorent ces lois qui les déterminent. A quoi Spinoza ajoute paradoxalement que la connaissance de l'inexistence de cette liberté nous rend libres ! Savoir notre liberté inexistante fonde une liberté supérieure qui est sagesse et béatitude. La connaissance rend libre en nous apprenant que nous ne le sommes pas. Spinoziste sur l'immanence et la joie, Robert Misrahi cesse de l'être sur la négation du libre-arbitre et le fatalisme. Sa philosophie consiste à tenir dans une même main ontologique la philosophie spinoziste du désir à laquelle la liberté manque, et la pensée existentialiste sartrienne de la liberté incomplète sans une théorie du désir. Ce chantier philosophique donne le *Traité du bonheur* : un triptyque spinozien par le désir et sartrien par la liberté, mais surtout, au-delà de ces racines, une œuvre hédoniste par son feuillage. Ce sera le moment proprement philosophique de Robert Misrahi, son apport à l'histoire de la philosophie occidentale.

A la Sorbonne

Robert Misrahi fut l'élève de quelques grandes figures et le contemporain et le collègue d'un certain nombre de personnes. Dans les années cinquante, il suit les cours de Gaston Bachelard à la Sorbonne. Il s'intéresse aux développements du philosophe bourguignon sur l'importance de la discontinuité et de l'instant dans la vie de la conscience. Lors d'un exposé d'épistémologie consacré au hasard, il reproche à son élève de n'avoir pas produit une description phénoménologique du hasard comme vécu. Cette tradition française de la description phénoménologique deviendra une méthode dans l'œuvre complète de Robert Misrahi. Ajoutons l'influence que nous connaissons désormais d'un Sartre qui s'exerce lui aussi à cette description phénoménologique avec *L'être et le néant*.

Wladimir Jankélévitch devient le patron de thèse de Robert Misrahi qui travaille sous sa direction à ce qui devient *Lumière, commencement, liberté*. Dans *La nacre et le rocher*, Robert Misrahi écrit : « A mes yeux, il était un phénoménologue, c'est-à-dire un peintre de ce qui est vécu en première personne et non un analyste conceptuel cherchant des causes et des nécessités. » Où l'on comprend ce qui, pour Robert Misrahi, définit la phénoménologie : non pas un enfumage conceptuel, mais une poétique subjective du réel. L'auteur du *Je-ne-sais-quoi et le Presque-Rien*, charme par son attitude, sa volubilité, sa verve, son éloquence, son talent d'expression, son art d'improviser et de parler sans notes, sa façon d'effectuer d'innombrables variations sur un même thème qui finissaient par faire entendre sa musique. Robert Misrahi en fait sans conteste « le grand philosophe du siècle, aux côtés de Sartre, cependant totalement desservi par son style d'écriture : phrases compliquées, vocabulaire trop spécifique ». Il marque sa différence avec l'auteur du *Pur et l'impur* en critiquant son « déisme légèrement mystique » fonctionnant comme une philosophie première à partir de laquelle il jugeait moralement du monde. Ce moralisme spiritualiste se doublant d'un défaut de théorie du sujet, Robert Misrahi travaille avec Jankélévitch, mais en parallèle, sans en subir l'influence. Il devient son assistant en philosophie morale et politique peu de temps avant Mai 68, que Jankélévitch a vécu aux côtés des étudiants, sans pour autant sacrifier aux outrances gauchistes. Robert Misrahi rapporte des discussions avec lui dans les cafés du Quartier latin. Au cours de l'une d'entre elles, Jankélévitch affirme « que s'il fallait donner une note à l'humanité, elle n'obtiendrait guère plus de 11/20 ».

- 127 -

Colloque de Cerisy, de gauche à droite : Michel Onfray, Jérémy Pajot, Charline Lefort, Edith Heurgon, Robert Misrahi.





Robert Misrahi a aimé chez lui la capacité à envisager la philosophie morale dans l'immanence : son combat contre le racisme et l'antisémitisme, sa défense de la mémoire juive via la Shoah qu'on n'appelait pas encore ainsi, ses engagements lors des événements de Mai. En revanche, il estime que le refus qu'il signifia un jour à toute culture allemande à cause du Troisième Reich constituait une généralisation qui affaiblissait l'exemple de morale politique qu'il voulait donner. Que le philosophe tire un trait sur la philosophie allemande avant Hitler (Leibniz, Kant, Hegel, Schelling, Goethe, Schlegel, Schopenhauer, Fichte, Feuerbach, Stirner, Nietzsche, Marx, Freud, le Husserl des *Recherches logiques...*) ou que le mélomane fasse de même avec toute la musique allemande ou autrichienne avant l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933 (Bach, Haendel, Mozart, Haydn, Beethoven, Wagner, Brahms, Mahler, le Schönberg du *Pierrot Lunaire...*), voilà qui réduisait son travail à celui d'un professeur de morale...

Sartrien pour la liberté, spinoziste pour la béatitude, Robert Misrahi eut du mal avec nombre de collègues qui, à la Sorbonne, n'aimaient ni l'une ni l'autre... Il quittera la Sorbonne en 1994 après y avoir enseigné trente années – et quinze en lycée avant l'enseignement supérieur. André Comte-Sponville était devenu son assistant. Robert Misrahi écrit : « Je n'ai jamais très bien su s'il était marxiste, matérialiste, stoïcien ou bouddhiste, je sais seulement qu'il allia un temps 'la béatitude' et le 'désespoir' dans son premier grand livre. » Mais, soulignant la participation de son assistant à un livre collectif intitulé *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, Robert Misrahi en profite pour souscrire à une même opposition à Nietzsche coupable comme Spinoza de défendre une philosophie fataliste.

Que nous ne soyons que pour la mort, et que l'authenticité ne s'obtienne que par la méditation de ce statut d'être-pour-la-mort, Robert Misrahi ne saurait y souscrire ! Derrière cet *être-pour-la-mort* se trouve l'*Être*,

avec une majuscule, une instance néantisant tous les êtres singuliers, les *étants*. Lucide sur le caractère religieux de cette philosophie, Robert Misrahi voit bien qu'elle cache « une théologie négative chrétienne qui a seulement dépoussiéré l'ancien vocabulaire théologique. En effet, Heidegger condamnait toute la réalité et la vie concrètes lues comme un coupable 'oubli' de l'Etre (la 'déchéance' après la 'déréliction') et exaltait l'être-pour-la-mort et, en fait, la fascination de la mort. » Misrahi, dont le nom signifie en hébreu « soleil levant », « orient », ne sacrifie pas à la thanatophilie heideggérienne puisqu'il a placé toute sa philosophie sous le signe de la biophilie.

Robert Misrahi s'oppose donc à la phénoménologie allemande de l'être-pour-la-mort, mais également à la phénoménologie levinassienne de la caresse – une version plus érotique et moins thanatophilique de la philosophie... En 1968, Robert Misrahi a publié un *Martin Buber, philosophe de la relation* ; plus qu'un autre, il sait combien Levinas emprunte à Buber sans jamais lui rendre hommage – même si Buber incarne la version eudémoniste hassidique du judaïsme et Levinas le versant dialecticien talmudique orthodoxe.

Une théorie du sujet

Robert Misrahi traverse le siècle philosophique sans contaminations marxiste, freudienne, lacanienne, phénoménologique ou structuraliste pour la même raison qu'il se fait sartrien hétérodoxe et spinoziste infidèle : le fil conducteur de la totalité de ces mises à distance ou de ces prudences se trouvent dans sa théorie du sujet radical et dans sa conception du désir. Pas question, chez ce philosophe qui affirme presque comme un article de foi que nous sommes totalement libres, de souscrire aux philosophies déterministes en vertu desquelles le sujet disparaît sous une force qui le nie.

Ainsi : Marx fait des besoins le principe originaire de toute pensée, il adoube l'économie en déterminisme absolu, il ne pense pas l'individu comme libre, mais en sujet déterminé par l'économie en général et la modalité des rapports de production en particulier. Freud nie le libre-arbitre et la liberté en affirmant dans un texte célèbre de 1917 que le Moi n'est pas chez lui puisque l'inconscient immatériel, éternel, incréé, et doté de toutes les qualités de la divinité, agit en l'homme qui se trouve ainsi voulu par une force qui le soumet. La phénoménologie heideggérienne se contentant de réactiver la vieille théologie chrétienne sous les atours d'un vocabulaire nouveau, l'auteur de *Etre et temps* dote l'Etre de qualités semblables à celles de Dieu – dont le caractère providentiel qui fonde un fatalisme. Le structuralisme, quant à lui, nie la possibilité même d'un sujet, d'une subjectivité, d'un être susceptible de signer un texte et affirme que les structures, invisibles, immatérielles, font la loi – par exemple : la grammaire préexiste à son apprentissage et la langue est conçue comme un donné n'exigeant aucune acquisition, puis présentée comme générant la pensée en dehors d'un penseur...

Robert Misrahi défend sa théorie du sujet dans *La problématique du sujet, aujourd'hui* en 1994 et 2002, *La jouissance d'être* et *Le sujet et son désir, Essai d'anthropologie phénoménologique* (1996 et 2009). Dans le premier ouvrage, il analyse de manière critique les pensées du sujet chez Kierkegaard, Husserl, Buber, Bloch, Heidegger, Sartre, Levinas, Ricœur. Il conclut que, loin des sujétions religieuses, des monades autistes sans portes ni fenêtres, des raisons pures transcendantales, des passivités ontologiques engluées, des produits du langage ou de l'herméneutique, le sujet, c'est avant tout la subjectivité concrète, immanente, qui se déploie et se dépie ici et maintenant, indépendante d'un dieu qui n'existe d'ailleurs pas, inaccessible à quelque déterminisme que ce soit.

La jouissance d'être sous-titré *Essai d'anthropologie philosophique*, propose à la suite le gros (476 pages) traité fondateur d'une ontologie phénoménologique comparable en densité philosophique à *L'être et le néant*. Robert Misrahi offre cependant l'envers solaire et joyeux du traité sartrien nocturne et désespéré. Pour son auteur, nous sommes notre corps ; et notre corps est liberté, conscience et désir. Nous ne nous définissons pas comme manque à être, une erreur dupliquée par une longue tradition allant de Platon à Lacan, mais une autosuffisance ontologique. La vérité du sujet n'est pas hors de lui, elle n'est pas à chercher dans le vertige et l'angoisse, mais à trouver en lui, par un travail de conscience réflexive. Le sujet n'est pas seul, mais en relation avec lui-même, avec autrui et avec le monde. Dans ces relations entre soi et soi, soi et les autres, soi et le monde, il faut viser l'augmentation de l'être et de la puissance d'exister. En bon spinoziste, Robert Misrahi sait qu'il en va de la création de la béatitude obtenue par une présence sereine à ce qui est – y compris et surtout à *soi*. Le sujet est donc à soi seul le premier objet de son travail existentiel. Le reste suit dans le même effort poursuivi vers la joie.

Spinoza et Sartre conservés et dépassés

Ce refus des déterminismes, des fatalismes, des philosophies de la nécessité font de lui un spinoziste en délicatesse avec le texte. Robert Misrahi a assisté aux cours de Jean Wahl sur la philosophie existentielle et sur Kierkegaard – Wahl publiera deux livres qui architecturent secrètement une grande partie de la philosophie au XX^e siècle : *Vers le concret* en 1932 et *Etudes kierkegaardienne* en 1938. Alors que, dans les années soixante, il dirigeait la petite thèse de Robert Misrahi, il lui dit : « Je ne vous laisserai jamais dire que Spinoza est un athée » – *La nacre et le rocher...* L'impétrant supprime les passages de sa thèse concernant cette hypothèse, mais réintroduit le chapitre dans l'édition qu'il en fait chez Gordon & Breach. C'est pourtant Jean Wahl qui avait raison...

Dans cet ouvrage intitulé *Le désir et la réflexion dans la philosophie de Spinoza*, Robert Misrahi écrit en effet que, pour l'auteur de *L'Éthique* : « Dieu est le souverain bien » –, mais sans renvoyer à aucune citation explicite susceptible d'établir la vérité de cette assertion. Et pour cause, car on chercherait en vain pareille thèse chez le philosophe hollandais. Spinoza consacre nombre de passages de son œuvre à dire ce qu'il entend par Dieu, dont il ne nie pas l'existence. Spinoza n'est donc pas un philosophe athée, *stricto sensu*, car il ne nie pas l'existence de Dieu ; mais il en donne une définition suffisamment hétérodoxe pour que tous les croyants aient fait de lui un athée.

Voici comment Spinoza définit Dieu dès la première page de son opus majeur : « Par Dieu, j'entends un être absolument infini, c'est-à-dire une substance consistant en une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie » (I. définition 6). Le premier livre de *L'Éthique* s'attache même à démontrer que Dieu existe nécessairement ; qu'il est unique et éternel ; qu'il est et agit par la seule nécessité de sa nature ; qu'il est la cause libre de toute chose ; que toutes choses sont en lui et dépendent de lui ; que sans lui, rien ne peut être, ni être conçu ; que toutes choses sont prédéterminées par lui, par la nature absolue et sa puissance infinie ; que la chose étendue et la chose pensante sont ses attributs ; qu'il est incorporel, non sujet aux passions et non composé de corps et d'esprit, ni de volonté et d'entendement ; qu'il est cause immanente et antérieure à toutes les choses par la causalité ; que son essence et son existence sont une même chose ; qu'il est la cause de ce qui a été, est, et sera ; que sa nature est exprimée par tout ce qui existe, de même pour son essence ; qu'il est la seule substance à être dans la Nature – ce qui se trouve plus concentré dans cette formule célèbre : « Dieu ou la nature » (*Éthique* IV, préface). Dans la lettre à Osten, il écrit sans ambages : « Dieu est l'univers » – ce qui ne définit pas un athée, mais un panthéiste.

Robert Misrahi prend des distances avec Spinoza sur la question de la liberté. Parce que nous sommes désirants, autrement dit soumis à la puissance du *conatus*, soumis à l'ordre des passions et ignorants des causes qui nous déterminent, ce fameux *conatus*, nous nous croyons libres, mais c'est une illusion. Spinoza écrit : « Nous sommes agités de bien des façons par les causes extérieures et, pareils aux flots de la mer agités par des vents contraires, nous flottons, inconscients de notre sort et de notre destin » (IV. 59 scolie). Le désir qui gît au cœur de l'homme prouve l'inexistence de son libre-arbitre : le sujet est une fiction, le *conatus*, sa vérité. Pas question pour le futur auteur de *La puissance d'être* de souscrire à cette thèse : certes, le désir est le maître mot de l'être, mais la liberté également. Nous sommes ce que nous ferons de ce désir qui ne nous fait pas sans notre avis...

Robert Misrahi corrige Spinoza par Sartre, et lui ajoute la liberté ; il corrige Sartre par Spinoza, et lui ajoute la joie. L'auteur de *L'éthique* est amputé de sa négation du libre-arbitre et célébré pour sa théorie de la béatitude ; Sartre est écarté pour le déterminisme de ses thèses marxistes et la noirceur de son ontologie angoissée, mais conservé pour sa philosophie de la liberté. L'ensemble de ces lectures débouche sur la pensée propre de Robert Misrahi qui produit avec son *Traité du bonheur* le chef-d'œuvre d'éthique et de morale eudémoniste au XX^e siècle.

Dans son autobiographie, *La nacre et le rocher*, Robert Misrahi écrit pourquoi et comment il travaille à ce premier volume du *Traité du bonheur* intitulé *Construction d'un château* : « Puisque je voulais suggérer et exprimer d'abord globalement ce qu'était le but, je choisis la métaphore du château : elle exprime la plénitude de la joie et de la beauté. En même temps, je soulignais à mes yeux la pertinence et la portée *réaliste* de cette image, puisque j'avais déjà et effectivement vécu dans un château réel, et j'y avais réellement connu la plus grande joie. La métaphore du château me permettait donc de dire et l'extrême et le réalisable ». Ajoutons à cela : *et aussi le réalisé...*

Puis il explique que « l'image des châteaux suggère l'inaccessible et l'impossible. Aussi bien la pseudo-sagesse des nations (avec les 'châteaux en Espagne') que la lucidité tragique de Kafka (avec son château présent et hors d'atteinte) disent l'inanité d'une quête de joie et de sens qui serait pleinement satisfaite. » Robert Misrahi affiche une pensée à rebours de son temps nihiliste et pessimiste, tragique et désespéré. Là où la communauté des philosophes sombre dans la componction et la déréluction, il ose l'optimisme d'une utopie concrète, il propose une éthique joyeuse.

En regard *de ce que qui fut*, ce château breton où il a connu la plénitude d'être, Robert Misrahi propose *ce qui pourrait être*, cet édifice ontologique. Le narrateur « après avoir connu une crise grave (la solitude, la guerre et la persécution) décide de se protéger et de s'isoler d'autrui (la 'guerre') en construisant un projet comme s'il était un demiurge ('On édifiera'). Il 'construit' d'abord un château fort. Mais les défenses et le repli étant vains, le narrateur décide non plus le repli, mais la jouissance festive. Il 'construit' alors un château Renaissance (qui ressemble au château réel de l'adolescence, à Challain-la-Potherie), château dans lequel on expérimente et la renaissance, le recommencement de la vie, et le pouvoir destructeur des intrigues. C'est à ce moment, en ultime étape de l'itinéraire, que le narrateur, encore inspiré par un château breton réel, comprend que son véritable château, sa véritable demeure de l'être, sera une simple maison, avec un être aimé (ma véritable maison normande, en bord de Seine. »

On comprend dès lors que *le château de papier conceptuel* saisi sous tous ses angles dans *Construction d'un château* se nourrit du *château breton réel* qui nourrit à son tour un *château éthico-politique universel* dont les deux autres tomes de ce *Traité du bonheur* proposent la description. L'ensemble se retrouve conçu, vu, imaginé, pensé, voulu, écrit à la lumière du *château normand réalisé* qui correspond à la maison familiale de Tournedos (Seine-Maritime), le lieu dans lequel

le philosophe, qui était aussi professeur, a longuement médité Spinoza dont il a traduit *L'éthique*, livre qui, comme on sait, propose une éthique de la joie et de la béatitude, en même temps qu'une politique de la démocratie et de la liberté – deux objectifs communs au philosophe hollandais et à son semblable des bords de Seine...

Robert Misrahi s'inscrit bien dans un double lignage spinoziste et sartrien, un lignage qu'il intègre et dépasse. Il garde de Spinoza la joie et la béatitude comme fins de la philosophie et de la politique, mais il réprouve le déterminisme, la négation du libre-arbitre et la pensée de la nécessité ; il conserve de Sartre la philosophie du sujet libre et responsable, qui engage l'humanité tout entière en s'engageant personnellement, mais il récuse le pessimisme solipsiste, la religion de l'intersubjectivité agressive et la légitimation de la violence révolutionnaire. Autrement dit, il fait entrer la liberté sartrienne dans le corpus spinoziste et fait place à l'eudémonisme spinoziste dans l'existentialisme sartrien. En quoi il n'est ni spinoziste ni sartrien – mais... Robert Misrahi !

Le *Traité du bonheur* propose donc un existentialisme eudémoniste dont voici la substance : le sujet est désir et liberté, il doit choisir « le Plus Haut désir », autrement dit le bonheur ; il est également impliqué dans une relation avec autrui qui ne se réduit pas à ce que Hegel enseigne : à la lutte des consciences de soi opposées Robert Misrahi oppose « la double reconnaissance » et la réversibilité des consciences – autrui est mon *alter ego* ; l'intersubjectivité est volontaire, elle peut être négative et conflictuelle, certes, mais aussi positive et contractuelle – autrement dit l'agressivité, la violence, la guerre, mais aussi la loi, le droit, le contrat ; le sujet, engagé dans ce volontarisme eudémoniste expérimente le plaisir d'être sujet du bonheur en entrant dans la société ; le sujet est un être de langage sans être fait par lui. Voilà *ce qui est*.

Avec ce qui est on peut vouloir *ce qui doit être* : viser le souverain bien, « le préférable », qui est incontestablement le bonheur. Il s'agit, pour l'adepte de cette éthique post-chrétienne eudémoniste, d'expérimenter le plaisir d'être au monde, la joie de s'inscrire dans une relation jubilatoire avec autrui, la béatitude de constater l'effet de réciprocité des consciences impliquées dans des enjeux de miroir. Le préférable « désigne en fait le plus haut niveau de richesse et d'intensité auquel une conscience puisse accéder et auquel en effet elle accède parfois ». Voilà le souverain bien de l'éthique proposée dans ce *Traité du bonheur*.

Pour passer de ce qui est à ce qui doit être, Robert Misrahi enseigne la nécessité d'une « rupture réflexive » doublée d'une « conversion philosophique » – le beau mot de conversion, fréquent dans la philosophie antique, a malheureusement été récupéré par le christianisme triomphant qui l'utilise uniquement à sa fin religieuse. Ces deux moments de basculement existentiel – rupture & conversion – supposent un arrachement à la banalité de la vie quotidienne au profit de la construction de soi comme d'un château, une citadelle capable de contenir un Moi à protéger des agressions venues de partout. Marc-Aurèle, déjà, parlait de *Citadelle intérieure* dans ses *Pensées pour moi-même*.

Il faut vouloir « le Plus Haut Désir » qui suppose ce que je nommerai une volonté de jouissance. La vie est préférable à la mort ; l'amour et l'amitié à la violence et à la guerre ; l'intersubjectivité pacifiée et pacifiante à sa formule hégélienne mortelle ; la joie à l'idéal ascétique ; la béatitude de Spinoza à la haine sartrienne du monde, du corps, de la chair et d'autrui. Ce que veut Robert Misrahi n'est pas une morale moralisatrice, empoisonnée par la *moraline* nietzschéenne, mais une dynamique de la jouissance d'être au monde et dans une relation avec autrui, un volontarisme positif – qu'on me permette l'oxymore : *un existentialisme spinoziste*.

Après avoir expérimenté la rupture et la conversion, le sujet libre découvre « le Tout-Autre », autrement dit le nouveau monde qui remplace l'ancien. Cette existence transfigurée l'est par la connaissance (trace spinoziste...),



d'où le rôle majeur de la culture dans cette sculpture de soi eudémoniste – tout comme, on le verra, dans la construction d'un préférable politique eudémoniste lui aussi. Le bonheur et la joie ne sont possibles que comme des constructions de la connaissance. La conversion doit produire une autre modalité de présence au monde via « une relation poétique » – au sens étymologique de *poétique*, à savoir : créatif, créateur...

L'éthique visée par *Ethique, politique et bonheur* ne se contente pas de l'individu comme s'il était une monade sans portes ni fenêtres, condamnée aux chocs avec un autrui tragiquement inconnaissable. Robert Misrahi consacre de longues analyses à l'intersubjectivité : les consciences sont interactives, en relations, capables de communiquer, aussi bien dans le registre positif que négatif. Hegel et Sartre ont tort de placer toute intersubjectivité sous le signe de la mise à mort de la domination et de la servitude, de l'élection d'un maître et d'un esclave. L'amour, l'amitié, la sympathie, la tendresse, l'empathie existent aussi... Robert Misrahi invite à « la réciprocité donatrice » dans laquelle chacun affirme autrui comme semblable à soi qu'il faut engager dans une aventure eudémoniste – ce qui est le début de la politique. Cette éthique du bonheur a pour objectif prioritaire de « convertir autrui à la joie et à la réciprocité ». Hors de toute stratégie, de tout calcul ou de tout intérêt, on ne doit pas viser la conversion d'autrui comme un bénéfice pour soi, mais comme la condition de possibilité de la construction d'un château pour tous. Ce que propose le philosophe n'est rien moins que... « changer le monde » par capillarité eudémoniste.

« Un eudémonisme social »

L'éthique politique (ou la politique éthique, c'est la même chose...) de Robert Misrahi propose « le maximum de joie pour le maximum d'individus ». Voilà qui nomme clairement « un eudémonisme social ». Comment réaliser cette société socialiste libertaire et autogestionnaire ? Pas par la violence. Ni par des moyens que la morale hédoniste réprouverait : tout ce qui induit du déplaisir, de la peine, de la haine, de l'agression, de la brutalité, de la mort bien sûr, est banni. La violence n'est pensable que dans la configuration défensive, si elle vise le recouvrement d'un état perdu dans lequel s'épanouissaient la liberté, la démocratie, la joie. Robert Misrahi cite une fois La Boétie dont on connaît la formidable leçon de philosophie libertaire : « Soyez résolus de ne plus servir, et vous voilà libres. » Concrètement, cette thèse débouche sur un éloge de la grève dont le philosophe explique ce qu'elle est et les résultats qu'elle peut obtenir. On sait que la tradition libertaire de l'anarcho-syndicalisme fondée par Fernand Pelloutier s'enracine dans cette façon de faire de la politique en opposant une force (positive) de résistance et de rébellion à une autre force (négative) de sujétion et de domination. Mais Robert Misrahi s'inscrit dans la tradition libertaire française pragmatique (celle des Jean Grave, Elisée Reclus – bien que Suisse... –, Sébastien Faure, Pierre-Joseph Proudhon, Charles Fourier, Han Ryner...) qui, au contraire de sa version germano-slave hégélienne (celle de Stirner, Bakounine, Netchaïev, Kropotkine), aspire à la société libertaire non par la violence, transcendantale et dialectiquement justifiée, mais par l'éducation, la persuasion, la culture, le savoir, la connaissance, l'éducation, immanente et concrètement efficace. Le *Traité du bonheur* refuse la révolution violente qui débouche sur un socialisme autoritaire ; il propose une révolution culturelle architectonique d'un socialisme libertaire.

Robert Misrahi envisage des entités concrètes pour promouvoir une culture susceptible d'enseigner cette politique du bonheur – les associations, les partis, les syndicats, les universités. On me permettra de songer aux Universités Populaires quand il écrit : « La tâche d'une politique du bonheur n'est pas de vulgariser la culture pour la rendre 'accessible' au prolétariat en la simplifiant, mais de moduler et diversifier les formes d'expression d'une

pensée exigeante et difficile, qui doit viser la qualité et la rigueur pour déployer toute son efficacité qui est d'abord la prise de conscience de la liberté et de ses pouvoirs. » Concernant cette culture, pas question qu'elle soit une fois de plus une occasion de distinction ou de marquage social : « ... elle sera seulement la *critique* de ce qui existe par ailleurs, et *l'apport positif* pour la construction du nouveau monde. » La culture devient donc l'instrument de construction de soi, donc de la société. Elle est une force capable de produire de la joie subjective et sociale. La connaissance libère, conduit au bonheur, réalise la joie.

Une poétique de la liberté

Le troisième et dernier volume du *Traité du bonheur* s'intitule *Les actes de la joie*. Cette œuvre dispose de deux sous-titres : « Fonder, aimer, agir » et « Philosophie et poétique de la liberté heureuse ». Il paraît en avril 1987 avec pour dédicace : « Pour Colette. Pour Judith », sa femme et sa fille, montrant par là que le château théorique proposé à longueur de pages dispose bien de fondations concrètes familiales. Cette théorie est précédée par une pratique. De déplorables considérations d'éditeurs ont fait que les trois volumes de ce volumineux *Traité* ont été publiés séparément chez deux éditeurs, le tout étalé sur six années – ce qui fragmente le propos, isole le propylée lyrique du château, sépare le corps de la forteresse éthique et politique du désir poétique de citadelle et isole également les formules concrètes de la joie réalisée.

Une autobiographie de la joie

Dans *Les actes de la joie*, on sent poindre çà et là une confession autobiographique de son auteur. Rappelons que l'ouvrage est placé sous le signe de sa femme et de sa fille. Après qu'il eut éclairé son propos en précisant à nouveau les rapports entretenus dans sa vision du monde entre sujet et désir, désir et liberté, liberté et choix, choix et joie, Robert Misrahi, pour analyser « l'expérience simple et modeste du bonheur de penser, de se penser », décrit ce qu'il voit par la fenêtre du bureau de sa maison de Tournedos : « ... le fleuve mauve, les falaises de craie dorées par le couchant, et ces merveilleuses mouettes qui déploient leur tendresse ou leur vivacité dans le ciel de ce novembre bleu et or. » Et ailleurs, analysant la splendeur : « Que j'en parle, ici-même, devant le haut fleuve hivernal passant à vive allure au pied des falaises enneigées n'est évidemment pas sans effet : de le considérer, je constitue à neuf mon désir. » La pensée comme joie ; la splendeur comme pensée ; la joie comme splendeur. Quand l'auteur des *Actes de la joie* confesse le plaisir qu'il y a, dans l'absolu, à jouir de mets agréables, de vins fins ou de boissons élégantes, on se doute qu'il parle d'expérience. Ainsi, dissertant sur « la saveur du monde » et les moyens d'y parvenir, il n'envisage pas le mode transcendantal ou théorétique, mais le cheminement empirique, pragmatique : « Pour saisir cette saveur je dois m'incorporer des substances singulières, miels ou fruits, viandes grillées ou pâtisseries, alcools d'Ecosse ou d'Amérique, thés de Chine ou des Indes, cafés aromatiques, vins subtils. ». De même quand il aborde la musique qui n'est pas pour lui consolation, mais « expression paroxystique de la joie d'être », c'est à Mozart qu'il renvoie et plus particulièrement à *Don Giovanni* – une musique qu'il faisait écouter à ses étudiants à la Sorbonne et qu'il présentait comme une voie d'accès concrète à la joie tangible. Une autre fois, mais toujours dans le registre autobiographique, Robert Misrahi critique « l'investigation soupçonneuse de soi » héritée du freudisme et s'y oppose au profit d'une

connaissance de soi qui soit aussi joie et occasion de joie : « Comment, avec ses concepts et son lexique, pourrais-je dire cette joie qui intègre et dépasse le plaisir, cet éblouissement à la naissance de ma fille ou encore l'émerveillement érotique et amoureux ? » En cherchant à savoir qui l'on est par l'introspection, on ne retrouve pas forcément ce que les psychanalystes y projettent de sombre, à savoir leurs fantasmes, leurs mythologies, leurs légendes prétendument héritées phylogénétiquement, mais ce que l'on veut quand on a voulu la joie – les souvenirs heureux de la création d'un être qu'on appelle au monde ou ceux de relations érotiques passées dont l'auteur fut, selon son aveu, un adepte enjoué.

Robert Misrahi, dont l'épouse fut une analyste lacanienne, confesse également ceci : « Que ma mère ait disparu de mon horizon tandis que j'avais sept ans m'a sans doute fait entrer dans le cercle de ces sujets dont les analystes disent qu'ils ont eu une vie familiale discordante ou perturbée ; mais cela n'explique évidemment pas les modalités de ma réponse à cette situation et par conséquent l'orientation et le contenu que j'ai moi-même donnés à mon désir de vivre, non pas seulement en ce temps-là mais tout au long de mes jours. Une auto-analyse découvrirait peut-être en cet événement l'origine d'un Œdipe non liquidé, mais, ce faisant, elle oublierait de noter la spécificité et la multiplicité indéfinie des réponses individuelles et par conséquent des réactions créatrices qui définissent d'une manière chaque fois différente le mouvement singulier du désir. Chaque individu répond à sa façon à l'absence éventuelle de sa mère dans son enfance, et les pseudo-lois objectives que l'ancienne psychanalyse invoquait avec l'assurance d'une science mathématique ne sont en réalité que des résultats statistiques concernant d'ailleurs seulement des sujets se posant eux-mêmes comme en-deçà de la normalité affective. Pathologie du symptôme et comparaison avec une pseudo-norme risqueraient vite de devenir, dans une auto-analyse, les grilles *a priori* qui s'imposeraient à ma mémoire pour transformer en objet reconnaissable mais étranger à moi-même ce désir que je fus et que je suis encore comme sujet de moi-même. » Ce texte est cardinal dans l'économie de la pensée eudémoniste de Robert Misrahi : il ne nie pas le rôle architectonique de l'internement de sa mère alors qu'il avait sept ans, mais il refuse qu'après coup, on puisse mettre en relation ce fait, l'internement, et son devenir eudémoniste pour en faire une évidence existentielle. Car pourquoi pas plutôt une réponse à ce traumatisme dans l'idéal ascétique, la joie mauvaise, les passions tristes – le sadisme ou le masochisme ? La causalité simpliste de la psychanalyse qui met toujours en relation le présent qui est avec le passé tel qu'il fut, le tout modulé selon la ritournelle freudienne ne convient pas à Robert Misrahi pour qui la liberté est première : l'être choisit les motifs de son action, il n'est pas choisi par eux. Dès lors, face au désastre d'une mère internée, le jeune homme se veut non pas victime et objet de ce déterminisme, mais acteur et sujet de sa vie. Il souscrit à la thèse sartrienne selon laquelle nous sommes ce que nous faisons de ce que les autres ont voulu faire de nous. Il y eut folie maternelle ; il y a eu volonté de jouissance et désir de joie.

- 137 -

Un catalogue des actes de la joie

Robert Misrahi établit donc un catalogue commenté des actes de la joie – comme il existe un catalogue des conquêtes de Don Juan. Il célèbre ainsi : *le voyage*, réel, mais aussi métaphorique, à savoir le déplacement d'un lieu vers un autre, d'un monde en direction d'un autre, celui d'avant la conversion existentielle et celui d'après, mais aussi celui qui nous conduit de la Normandie de sa résidence au Tibet de Victor Segalen ; *l'amour*, qu'il envisage dans un esprit très religieux, du moins dans le vocabulaire *ad hoc* : pour le signifier phénoménologiquement, il parle en effet de gratitude, de miracle, de magie, de communion, de paradis, de conversion, d'« affirmation oblatrice », il a recours à la

poésie mystique de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix ; la *poésie*, qui est le moyen par excellence pour dire l'amour et la joie, l'amour de la joie et la joie de l'amour, elle est le véhicule qui conduit du trivial terrestre aux hauteurs les plus sublimes ; la *musique* dont il décrit les effets sur lui en parlant de « corps glorieux », de « chair spirituelle », et à laquelle il accorde une place élevée dans sa vision du monde : elle est en effet le media qui se propose directement et essentiellement l'expression de la joie, chaque musicien se distingue donc de ses semblables par la forme qu'il donne à l'expression de cette joie. Le voyage, l'amour, la poésie, la musique constituent autant de chemins qui conduisent au « là-bas », ce lieu atypique dans lequel réside le Préférable qui devient ici par la volonté libre du sujet qui se construit château.

Robert Misrahi est un des rares philosophes, sinon le seul du XXème siècle, qui confère à *la nature* une place de choix dans sa philosophie. Elle est pour lui l'occasion d'une fréquentation intime, philosophique, via la promenade dont il nous apprend, en disciple occasionnel du tao, qu'elle peut être parfaite, ou *via* la contemplation, la méditation. La fréquentation de la nature, ce peut donc être la jouissance du spectacle qu'elle donne avec le feu & la lumière, les fleuves & la mer, la forêt & la clairière, le ciel & la nuit, la terre & la pluie, les parfums & le cosmos, les effets d'ombres et de clartés sur la Seine contemplés de longues heures depuis son bureau ; ou bien encore *le jardin*, évidemment, lieu par excellence de la nature apprivoisée, contenue, travaillée et pensée comme une métaphore du paradis sur terre ; mais aussi *le paysage* qui « offre tout naturellement les conditions sur lesquelles le bien être peut s'appuyer, accordé au corps, au visible et à l'utilité matérielle ».

Enfin, Robert Misrahi intègre *le travail* dans les actes de la joie. Certes, le philosophe sait que le travail peut être aliénant quand il est subi pour des raisons de vie et de survie sociale dans le monde capitaliste – « comme dans le cas de l'esclavage, du colonialisme, ou de conditions d'horaires, de rémunération et d'organisation trop injustes ». Mais s'il a été choisi, voulu, décidé et qu'il permet la création, l'un des actes de la joie, alors il est « plaisir d'agir », possibilité d'organiser le monde à sa guise. Le métier est également une occasion de fabriquer du lien social. De même, « en chaque métier, qu'il soit matériel ou culturel, s'exerce un rapport spécifique aux éléments du monde, aux autres consciences et à soi-même ». A chaque métier correspond un certain type de plaisir, une figure particulière du désir, une expression subjective de l'être, autrement dit des occasions de jubilation dans le monde, par lui, et pour les autres. L'être est indissociable de l'action ; l'être joyeux, impossible à séparer du travail comme joie.

Robert Misrahi ajoute nombre d'occurrences à ce catalogue des actes de la joie : fumer, marcher, écouter de la musique avec l'être aimé, écrire, enseigner, pratiquer diverses activités, yoga & tauromachie (!), danse & artisanat, natation & cyclisme, etc. Mais le catalogue est inépuisable en vertu d'une thèse ainsi énoncée : il y a de la joie là où on la veut, quand on la décide, dès qu'on a choisi qu'elle surgisse. La joie n'est pas en soi, elle n'est nulle part dans l'absolu, elle peut-être partout là où on la veut. Le sujet libre peut n'en pas vouloir ; mais il peut aussi la vouloir. Dès lors tout est joie ou occasion de joie pour qui la veut. Le monde constitue l'espace de ce vouloir jouir ; la vie est le matériau de cette joie. La joie se veut ; mais le vouloir s'apprend : tel est le sens de ce *Traité du bonheur*.



Alain Lacouchie, Encre.